

Scott Ritter : L'Iran tire des missiles sur les Émirats, « Projet Liberté »

L'ancien inspecteur en armement de l'ONU et officier du renseignement du Corps des Marines des États-Unis, Scott Ritter, se joint à nous pour discuter des frappes de missiles iraniennes dans le détroit d'Ormuz visant les Émirats arabes unis et les navires de guerre américains, ainsi que de la réponse des États-Unis. La guerre est-elle de retour ? Ce direct aborde la dernière escalade avec l'une des voix les plus importantes de la géopolitique. <https://scottritter.com/> PATREON.COM /DANNYHAIPHONG Soutenez la chaîne d'autres manières : <https://www.buymeacoffee.com/dannyhai...> Substack : chroniclesofhaiphong.substack.com Cashapp : \$Dhaiphong Venmo : @dannyH2020 Paypal : <https://paypal.me/spiritofho> Suivez-moi sur Telegram : <https://t.me/dannyhaiphong> #iran #iranwar #trump

#Danny

Bienvenue à tous. Ravi de vous retrouver dans l'émission. C'est votre hôte, Danny Haiphong. Comme vous pouvez le voir, je suis accompagné de Scott Ritter, ancien inspecteur des Nations unies pour les armements et officier du renseignement au sein du corps des Marines américains, aujourd'hui analyste géopolitique, auteur et journaliste. Scott, heureux de te retrouver.

#Scott Ritter

Merci de m'avoir invité.

#Danny

Oui, salut tout le monde, pensez à mettre un « j'aime » en arrivant, ça aide à faire connaître l'émission. On va commencer tout de suite. Scott, à propos du brouillard de la guerre, je voulais te poser une question sur les événements des dernières vingt-quatre heures, parce que c'est vraiment chaotique et agité. Même ces dernières heures, on reçoit des informations selon lesquelles les défenses aériennes des Émirats arabes unis seraient actives. Ça vient du ministère de la Défense là-bas, pour ce que ça vaut. Ils disent qu'ils font face à une nouvelle série d'attaques de missiles et de drones en provenance d'Iran. Et tout ça, Scott, intervient après qu'on a appris, dans les dernières vingt-quatre heures, que le port de Foujaïrah avait été touché. L'Iran affirme ne pas en être responsable, et que c'est en réalité l'armée américaine qui l'aurait frappé, dans une scène de confusion qui aurait entraîné, selon Téhéran, la mort de plusieurs civils à bord d'un bateau touché. Le CENTCOM américain, lui, dit qu'il s'agissait de petites embarcations rapides d'attaque. Mais Scott, peut-être que tu peux nous aider à comprendre ce qui s'est vraiment passé ces dernières vingt-quatre heures. Pete Hegseth disait aujourd'hui que le détroit d'Ormuz est ouvert, que les États-Unis l'

ont rouvert, et que l'opération « Project Freedom » fonctionne plutôt bien. Pendant ce temps, l'Iran affirme qu'il maintient toujours son contrôle sur le détroit d'Ormuz, et que les États-Unis violent le cessez-le-feu à chaque tentative de faire passer leurs navires de guerre. Alors, selon toi, que se passe-t-il exactement en ce moment ?

#Scott Ritter

Eh bien, tout d'abord, il faut reconnaître une réalité : vous, moi, et votre public, nous sommes dépendants de sources d'information qu'on ne contrôle pas et qu'on ne peut pas vraiment vérifier directement. Dans une situation comme celle-là, je pense qu'il est important de se baser sur... disons, sur les précédents. C'est une méthode d'analyse qu'on peut utiliser. Est-ce que la source a déjà fait preuve de fiabilité dans ses informations ? Ou, au contraire, est-ce qu'elle a déjà eu tendance à inventer des choses ?

Et quand on fait ça, on se rend compte qu'il est absolument nécessaire de prendre tout ce que disent les États-Unis avec beaucoup de recul. Parce que les États-Unis ont, à plusieurs reprises, menti, exagéré, fabriqué des données pour soutenir un récit qui n'est pas forcément fondé sur les faits, mais plutôt destiné à entretenir la fiction qui existe dans le monde de Donald Trump. L'Iran, en revanche, a une réputation d'être assez précis dans ce qu'il rapporte. Donc, à ce stade, je donnerais simplement plus de crédit au récit qui vient d'Iran qu'à celui qui vient des États-Unis.

#Danny

Oui. Et si, avec le récit qui vient d'Iran, on entend dire que ce serait en fait les États-Unis qui provoqueraient toute cette calamité... L'Iran a affirmé que les États-Unis eux-mêmes étaient responsables de ce qui s'est passé au port de Foujaïrah. Alors, comment tout ça s'enchaîne ? L'explosion du port, les frappes... Et maintenant, on entend, venant directement des Émirats arabes unis — même si je ne sais pas si c'est une source vraiment fiable — qu'ils subiraient en ce moment des tirs de missiles. Mais selon vous, qu'est-ce qui se passe réellement dans le détroit d'Ormuz ? Parce que c'est devenu, on a l'impression, le centre même de la guerre. Et les États-Unis semblent vraiment déterminés à contrôler cette voie maritime. Eh bien...

#Scott Ritter

Vous savez, il faut faire attention quand on écoute Pete Hegseth parler. Parce que parfois, il faut se concentrer sur... plus on descend du pupitre d'où la propagande est diffusée, et plus on se rapproche des communications qui décrivent la réalité sur le terrain, plus on est proche de la vérité. La vérité, vous ne l'aurez pas depuis le pupitre. Vous la trouverez plus près du terrain. Le Commandement central a publié des déclarations disant que les navires de la marine américaine ne chercheront pas à forcer le détroit d'Ormuz. Je pense que c'est probablement la vérité.

Nous avons aussi des déclarations de la marine américaine, qui s'adresse aux navires cherchant à sortir de l'embouteillage par le détroit d'Ormuz. Elle leur recommande de passer par la voie sud, mais en restant extrêmement prudents. Rappelez-vous, c'est censé être l'opération... peu importe comment ils l'appellent, « Freedom Journey » ou quelque chose comme ça, où les États-Unis mettent tout le poids de l'Amérique derrière le droit de passage. Et à la fin du message, il est précisé que les capitaines doivent se coordonner avec leurs compagnies d'assurance et leurs propriétaires, pour bien comprendre les risques : il y a encore des mines non déminées, et ils pourraient être attaqués par les Iraniens.

Ça ne ressemble pas vraiment à une garantie de libre passage. Donc, on ne sait pas exactement ce qui se passe, mais je peux dire une chose : les gens qui suivent le trafic maritime dans le détroit d'Ormuz ne voient aucune hausse du nombre de navires. Rien qui montrerait, en fait, que le détroit est ouvert. Pete peut bien parler d'un dôme rouge, blanc et bleu au-dessus du détroit d'Ormuz, mais ça, c'est tout simplement un mensonge. Les Iraniens contrôlent le détroit, et ils continueront à intercepter les navires au point qu'aucune compagnie d'assurance n'acceptera de couvrir un bateau qui le traverse, peu importe ce que les États-Unis prétendent faire.

#Danny

Oui, et je peux justement montrer quelques images qui viennent du détroit d'Ormuz, et qui semblent contredire cette idée selon laquelle les États-Unis feraient passer des navires et que tout serait en train de rouvrir. En réalité, d'après les données de cartographie, il semble que le seul navire présent ce matin dans le détroit d'Ormuz était un navire iranien. Mais Scott, je voulais te poser une question à propos de ce qu'a dit Danny Haiphong. Il a dit quelque chose d'assez curieux pendant le point de presse de ce matin, à propos du cessez-le-feu et de ce qu'a fait l'Iran. Bien sûr, on a très peu parlé de ce que les États-Unis ont pu faire qui aurait pu violer le cessez-le-feu lui-même. J'aimerais avoir ton avis là-dessus.

#Speaker 1

La carte montre des exemples et des échantillons d'attaques iraniennes contre des navires commerciaux dans le détroit, ainsi que dans le golfe d'Oman et plus au nord, dans le golfe Arabo-Persique. Depuis l'annonce du cessez-le-feu, l'Iran a tiré sur des navires commerciaux à neuf reprises et a saisi deux porte-conteneurs. Ils ont aussi attaqué les forces américaines plus de dix fois, tout cela en restant en dessous du seuil qui relancerait de grandes opérations de combat à ce stade. Vous pouvez également voir le groupe de pétroliers et de cargos le long de la ligne de blocus américaine, comme je l'ai mentionné. À cause des attaques indiscriminées de l'Iran dans toute la région, il y a actuellement environ vingt-deux mille cinq cents marins à bord de plus de mille cinq cent cinquante navires commerciaux, piégés dans le golfe Arabo-Persique, incapables de...

#Danny

Alors, Scott, quel est exactement le seuil pour reprendre les opérations militaires ? Parce que l'Iran affirme, depuis le début du cessez-le-feu, que ce sont en réalité les États-Unis qui le violent. Et c'est peut-être ce qui provoque les tensions dont on parle en ce moment dans le détroit d'Ormuz.

#Scott Ritter

Eh bien, c'est curieux quand il parle d'un seuil, mais qu'il ne dit pas ce que ce seuil représente. Donc, on ne sait pas. Ça peut vouloir dire n'importe quoi. Vous voyez, ça peut être, par exemple, un tir inefficace. Il y a des règles d'engagement qui précisent qu'on ne peut pas riposter tant qu'on n'a pas reçu un tir efficace, c'est-à-dire un tir qui touche soit vos troupes, soit la zone immédiate autour d'elles. Là, à ce moment-là, on peut répondre. Donc, si les Iraniens ont « illuminé » une cible... encore une fois, on ne sait pas quel est le seuil, mais disons les choses ainsi : si vous me « peignez », c'est-à-dire que vous me visez avec un radar d'acquisition de cible et que vous verrouillez, eh bien...

C'est un acte de guerre. J'ai le droit de considérer ça comme une attaque et de détruire ton radar. Donc, il est possible que des navires américains aient été repérés par un radar iranien, et que ce soit, disons, une action en dessous du seuil de riposte. Des armes ont peut-être été tirées, mais sans atteindre, tu vois, la zone autour de la cible considérée comme un tir efficace. Mais on ne sait pas vraiment où se situe ce seuil. Peut-être que le Pentagone l'a publié quelque part, mais moi, je n'en ai pas connaissance. Donc il faut bien comprendre que le rôle du général Kane et des autres, ce n'est pas de vous donner une information exacte.

Le but, c'est de fournir des données que les États-Unis peuvent ensuite interpréter comme ils le souhaitent. Je pense qu'ils ont délibérément évité de préciser ce qui constituait le seuil, justement pour créer un climat plus menaçant qu'il ne l'était en réalité. Ce que les Iraniens montrent est très loin d'une situation où ils attaqueraient des Américains. En fait, c'est plutôt les États-Unis qui interviennent dans un contexte où, parfois, on perçoit comme des menaces des choses qui n'en sont pas. Quiconque connaît la région le sait. Si vous êtes déjà allé à Dubaï, par exemple, descendez jusqu'au port. En marchant le long des quais, vous verrez une rangée sans fin de boutres, ces petits navires commerciaux utilisés pour le transport entre les États du Golfe. Mais dans ce cas précis, ce qui compte surtout, c'est qu'ils servent aussi à faire la traversée vers l'Iran.

Il y a une industrie maritime très active qui utilise ces boutres, ces petits navires, et qui relie notamment, je crois, l'île de Qeshm. C'est une zone franche qui permet des échanges avec les États arabes du Golfe, dans un environnement sans droits de douane. Du coup, ces bateaux font sans arrêt l'aller-retour. Et ce qui semble s'être passé, c'est que les États-Unis, au moment où ils effectuaient une manœuvre — quelle qu'elle soit — ont mal interprété certains de ces navires, les prenant pour des bateaux iraniens hostiles. Ils ont alors ouvert le feu, en utilisant différents modes d'engagement. Il se pourrait qu'un de ces systèmes d'armes ait été tiré, puis ait fini par atteindre l'installation pétrolière des Émirats arabes unis, provoquant un impact et un incendie. Les Iraniens, eux, affirment avec insistance qu'ils n'y sont pour rien.

Ils n'ont pas fait ça. Et, euh, vous savez, à notre époque, avec le suivi radar... comprenez bien ça : si les Iraniens avaient lancé cette attaque, il y aurait des preuves radar. Et le fait que les États-Unis ne publient pas ces preuves radar pour appuyer leur version montre clairement qu'il se passe quelque chose. En réalité, nous n'avons diffusé aucune donnée. Dans les Caraïbes, quand on coule ces soi-disant navires de trafiquants, on publie les vidéos immédiatement. Là, on n'a rien publié du tout. Parce qu'à mon avis, ils savent très bien que, si on examine ces données de près, elles révéleront autre chose que le récit présenté par les États-Unis. C'est presque une situation du type golfe du Tonkin.

#Danny

Oui, oui. Peut-être que vous pouvez développer un peu là-dessus, surtout dans le contexte des Émirats arabes unis, parce qu'ils semblent vraiment au cœur du récit américain sur ce qui se passe dans le détroit d'Ormuz, dans le golfe Persique — ou le golfe Arabique, comme ils l'appellent. Et je suis curieux de savoir ce que vous pensez de la position des Émirats dans tout ça. Je veux dire, ce sont eux qui ont été frappés, et ce sont eux qui disent que leurs défenses aériennes sont activées. Ils viennent de quitter l'OPEP. On a l'impression qu'ils jouent un rôle très particulier dans cette nouvelle escalade.

#Scott Ritter

Eh bien, les Émirats arabes unis sont un membre très actif du groupe chargé de mettre en œuvre les Accords d'Abraham et de les rendre concrets. Les Accords d'Abraham, bien sûr, c'est la politique élaborée par Donald Trump et son administration pendant son premier mandat. L'objectif, c'est de favoriser la paix entre les États arabes du Golfe et Israël — de créer, au moins sur le plan économique, une paix durable, et de poser les bases économiques sur lesquelles un « Grand Israël » pourrait s'appuyer. Donc, c'est vraiment une partie intégrante du projet sioniste, et les Émirats en sont une extension. Vous savez, on parle souvent des États-Unis et d'Israël comme les auteurs de l'attaque surprise du vingt-huit février, mais le partenaire silencieux, c'était les Émirats arabes unis.

Ils ont joué un rôle majeur pour faciliter tout ça, que ce soit du point de vue du renseignement, du soutien opérationnel ou du soutien politique. Donc, ils font partie du conflit. Ils essaient de se présenter comme les victimes, mais ils ne le sont pas. Ce sont eux les agresseurs. Et ils continuent de promouvoir cette idée d'un « Grand Israël ». C'est pour ça que l'Iran les considère, à juste titre, comme des ennemis, et qu'il les a frappés en conséquence. Nous entrons maintenant dans la deuxième phase. On remarque que les autres États arabes du Golfe sont très prudents. En fait, beaucoup d'entre eux ont clairement exprimé leur volonté de prendre leurs distances avec les États-Unis à cause de tout ça — parce que nous sommes engagés dans une guerre existentielle de survie avec l'Iran. Et plus on s'approche d'un moment décisif, plus les États arabes du Golfe courent de risques.

L'Iran a déclaré que si les États-Unis lançaient des attaques de grande ampleur contre des cibles iraniennes, en particulier contre ses infrastructures énergétiques, ils détruiraient l'ensemble de la production d'énergie du Koweït, de Bahreïn, du Qatar et des Émirats arabes unis, et peut-être même de l'Arabie saoudite. L'Iran a déjà montré qu'il en avait la capacité. Donc, on le voit bien, la situation est extrêmement dangereuse. Les Émirats arabes unis, eux, ont décidé qu'ils ne voulaient pas faire partie du camp qui dit qu'il est temps pour l'Amérique de partir. Au contraire, ils misent encore plus sur la présence américaine dans la région. Une information révélée à la fin de la semaine dernière, et qui n'était pas connue auparavant, c'est qu'Israël a envoyé son système de défense Iron Dome aux Émirats arabes unis, avec des troupes sur place. Ce ne sont donc pas seulement les systèmes qui ont été déployés, mais bien des soldats israéliens, présents sur le terrain pour défendre les Émirats arabes unis contre une éventuelle attaque iranienne.

Ils n'ont fait ça avec aucun autre pays arabe du Golfe, seulement avec les Émirats arabes unis. Et ça renforce encore l'idée que les Émirats font partie de ce grand projet israélien. Et puis, il y a autre chose : ils ont pris la décision stratégique de se détacher de l'OPEP Plus. Autrement dit, ils ne font plus partie d'un cartel qui collabore pour réguler l'offre d'énergie et maintenir la stabilité du marché sur le long terme. Mais eux, ils veulent suivre leur propre voie. Et là, il faut se demander pourquoi. D'abord, bien sûr, il y a le lien entre cette idée de mémoire et ce grand projet israélien. Et ils ont compris qu'ils devaient se désolidariser politiquement du reste des États arabes du Golfe pour pouvoir rester dans cette dynamique.

Mais ça veut aussi dire que c'est devenu plus difficile pour les Émirats arabes unis de participer à une coopération pensée pour, disons, influencer les marchés mondiaux de l'énergie d'une manière qui ne serait peut-être pas favorable aux États-Unis ou à Israël, maintenant qu'ils sont dans le camp sioniste. Donc, ils ont fait ce choix. Et puis, je pense que les Émirats arabes unis traversent en ce moment une situation extrêmement difficile. Ils n'ont pas réussi à exporter autant d'énergie qu'ils le souhaitaient. Ils ont été frappés par les Iraniens, qui les attaquent quand ils veulent et ont montré qu'ils en étaient capables. Et, franchement, ils sont dans une situation financière désespérée. Ils sont même retournés au Pakistan pour retirer l'argent qu'ils avaient versé aux Pakistanais dans le cadre d'un programme destiné à stabiliser les réserves de devises étrangères du pays, afin qu'il puisse acheter de l'énergie.

Ils ont dit : « On veut récupérer cet argent », plusieurs milliards de dollars. Et ensuite, ils ont, je crois, expulsé environ quinze mille civils pakistanais qui travaillaient aux Émirats arabes unis, et ils ont saisi leurs comptes bancaires. Donc tout l'argent qu'ils avaient gagné, les Émirats l'ont confisqué. Pourquoi ? Parce que, selon moi, les Émirats sont en situation d'urgence. Je pense qu'ils sont dans une très mauvaise passe en ce moment. Et, vous savez, les choses ne vont faire qu'empirer. Si l'Iran décide de détruire l'ensemble de la production énergétique des Émirats, alors c'est la fin des Émirats arabes unis. Si l'Iran décide de frapper les usines de dessalement, c'est la fin de l'eau douce. Ce serait la fin d'Abou Dhabi et de Dubaï en tant que villes modernes. Donc, aujourd'hui, c'est une guerre de survie existentielle pour Abou Dhabi, pour Dubaï, pour les Émirats arabes unis.

#Danny

En parlant de problèmes, à quel point les États-Unis sont-ils en difficulté s'ils reprennent les frappes contre l'Iran ? Il y a eu plusieurs rapports. Depuis plusieurs jours, on entend dire : « Dans les vingt-quatre prochaines heures, dans les vingt-quatre prochaines heures. » CNN rapporte à nouveau qu'Israël et les États-Unis coordonnent une nouvelle série de frappes, prévue pour demain, ou très bientôt. Mais si on parle des difficultés économiques, il y a en ce moment une forte surchauffe de l'économie américaine, surtout autour des prix de l'essence. On a l'impression que les États-Unis, Donald Trump lui-même et son administration, font tout leur possible pour manipuler, ajuster, et essayer de calmer la situation dès qu'ils le peuvent. Alors, à quel point les États-Unis risquent-ils gros s'ils recommencent à frapper l'Iran ?

#Scott Ritter

Eh bien, même sans frapper l'Iran, on est déjà dans une situation extrêmement compliquée. Quand on regarde les marchés mondiaux de l'énergie, il faut comprendre que ces marchés... c'est toujours risqué de se fier à des émissions de télévision, surtout quand elles sont de fiction, pour se faire une idée de la réalité. Mais il y a une bonne série qui illustre bien tout ça, c'est *Landman*. Je crois que Billy Bob Thornton y joue un rôle. Et dès le début de la première saison, il explique à un avocat comment fonctionne vraiment le business du pétrole. Il parle du prix du baril et il dit, en gros : écoute, on est dans le pétrole et on aime gagner de l'argent, mais il faut comprendre que si le prix monte trop, les gens le sentent à la pompe, et ça devient un problème politique pour le consommateur. On ne peut pas se le permettre. Et il ajoute que si le prix descend trop bas, évidemment, on ne s'en sort plus non plus.

Le bon équilibre pour le prix du pétrole, c'est autour de soixante-dix-huit dollars le baril, et c'est à peu près là qu'on en est aujourd'hui. Peut-être que ça pourrait monter à un peu plus de quatre-vingts. Mais à ce niveau-là, les producteurs gagnent de l'argent, et les consommateurs peuvent continuer à consommer sans réduire leur usage. Parce que dès que les consommateurs commencent à consommer moins, on se retrouve avec un problème de surproduction, et les profits chutent par rapport à ce qu'on avait prévu. Et si j'en parle, c'est parce que le monde ne dispose pas de réserves massives de pétrole prêtes à inonder le marché. La production d'énergie fonctionne autrement : on produit juste assez d'énergie, sur une période donnée, pour répondre à la demande attendue. Il y a toujours une petite marge de sécurité, mais pas trop, parce que les capacités de stockage sont limitées. Et on ne veut pas laisser de l'argent immobilisé comme ça.

Vous voulez que ça continue. Et donc, l'argent, l'énergie, tout ça s'écoule hors du Moyen-Orient. Environ vingt à vingt-deux pour cent de l'énergie mondiale vient de cette région. Mais ce n'est pas tout. Je pense qu'une part importante des engrais vient aussi de là-bas. On est en pleine saison des semis, et le monde manque d'engrais. L'hélium, par exemple, un élément essentiel dans de nombreuses productions technologiques... le Qatar en produit beaucoup. Et là, plus rien ne sort.

Voilà le marché. Tout ça faisait partie d'un réseau conçu pour être durable, c'est-à-dire sans grandes interruptions. Mais le vingt-huit février, ce réseau a été bloqué. Et nous, en Occident... vous savez, ça fait combien de temps que le détroit d'Ormuz est fermé ? Depuis de très nombreuses semaines maintenant.

Et pourtant, vous savez, on voit bien que les prix à la pompe montent. Mais bon, c'est juste plus d'argent. On a déjà payé plus cher pour l'essence par le passé. Donc, pour l'instant, ça ne nous a pas vraiment touchés, parce qu'on vit encore sur l'énergie qui avait été injectée dans la chaîne d'approvisionnement, dans le pipeline, pour ainsi dire, le vingt-huit février. Cette énergie a traversé le Pacifique, et la dernière cargaison est arrivée en Californie hier. Elle va partir vers les raffineries, être transformée en produits, puis distribuée. Et une fois que ce stock sera écoulé, il n'y a plus rien derrière. C'est la réalité du monde aujourd'hui. Il n'y a plus d'énergie qui sort du Moyen-Orient, de la région du Golfe persique. Le Koweït, un grand producteur d'énergie, n'a expédié aucun baril de pétrole le mois dernier.

L'Arabie saoudite a connu une chute importante. Les Émirats arabes unis aussi, une chute importante. Et on voit cet effet se propager dans le monde entier. On observe des pénuries en Australie, au Japon, en Corée du Sud, à Taïwan, en Iran. Et bientôt, il y aura des pénuries aux États-Unis, parce que, comme je l'ai dit, il n'y a plus rien qui arrive derrière. Quand ça va se produire, on fera face à une crise majeure, une vraie crise, parce que notre économie tourne grâce au pétrole. Si on enlève le pétrole, notre économie ne fonctionne plus. Et ce n'est pas seulement une question d'essence, même si c'est important. Tout ce qu'on fait dans la vie, le pétrole y joue un rôle. Le pétrole intervient dans tout, dans chaque aspect de notre quotidien, que ce soit pour fabriquer du plastique ou d'autres produits de ce genre.

Alors, quand on n'aura plus de pétrole, les gens diront : « On est autosuffisants en énergie. » Mais il faut bien comprendre que notre marché de l'énergie est connecté au marché mondial. Donc, on subit les pénuries mondiales à travers leurs effets sur les prix. On peut se dire indépendants sur le plan énergétique, mais quand le prix du Brent monte à cent cinquante, deux cents dollars le baril, oui, les compagnies pétrolières font de l'argent. Elles ne vont pas arrêter pour autant. Elles ne font pas de la charité. Elles ne vont pas dire : « Bon, d'accord, je sais que ça se vend à deux cents dollars le baril, mais on va continuer à vous le vendre à soixante-dix-huit, parce que c'est le prix juste. » Non, ça ne marche pas comme ça. À moins que le gouvernement ne subventionne, ou n'inonde le marché avec des réserves stratégiques, vous ne pourrez pas contrôler ce prix.

On gère ça politiquement en créant des crises le week-end, puis, le lundi, comme par miracle, tout s'arrange. Et on voit les fluctuations. Il y a beaucoup de données qui montrent qu'il y a eu de sérieux cas de délit d'initié, commis par des personnes proches de la Maison-Blanche, qui gagnent des centaines de millions de dollars en pariant à la baisse ou à la hausse sur le pétrole, selon le tweet que le président s'appête à publier. Mais c'est un fait connu : quand le président poste quelque

chose sur les réseaux sociaux, il y a forcément des répercussions sur les marchés. Alors, ceux qui sont prévenus à l'avance d'un tweet ou d'une publication présidentielle font les bons placements... et ils ramassent l'argent.

Donc, tout ça est en train de se passer, mais ce sont les seuls à gagner de l'argent. Tous les autres vont en perdre. Et très bientôt, on va se retrouver face à une véritable crise énergétique, une crise qui pourrait être catastrophique, non seulement pour les États-Unis, mais surtout pour l'Europe. Nos alliés européens vont énormément souffrir. En Asie, nos alliés asiatiques, ce sera la même chose. Et il n'y aura pas de sauveur qui viendra à la rescousse, parce que le monde n'a pas de capacité de production d'énergie excédentaire disponible immédiatement. Si on veut produire plus de pétrole en Arabie saoudite, il va falloir qu'ils commencent à agir.

Même dans ce cas, une fois que le pétrole entre dans l'oléoduc, il y a une période de six à huit semaines pendant laquelle rien ne circule. Donc, quoi qu'il arrive, cet été, on va traverser une grave crise économique. Et si elle dure trop longtemps, beaucoup d'entreprises ne tiendront pas. En Europe déjà, Lufthansa, une grande compagnie aérienne, a dû licencier du personnel ou annuler vingt mille vols. Et ils vont en annuler encore plus. Croatia Airlines, ainsi que d'autres compagnies, ont arrêté la formation des équipages, parce qu'elles disent qu'elles risquent de devoir mettre des gens en chômage partiel, voire suspendre complètement les équipes. L'Europe est en train de perdre son aviation civile. Et aux États-Unis, Delta traverse déjà une crise à cause de la flambée des prix du carburant.

Et donc, il va y avoir un impact énorme quand le prix du diesel va exploser. Les routiers vont arrêter de conduire, parce que ça leur coûtera trop cher de traverser le pays. Et s'ils ne peuvent plus traverser le pays, les marchandises vont rester bloquées dans les ports. Comment on fait pour acheminer notre nourriture jusqu'à New York ? Comment on fait pour amener nos produits électroniques chinois à New York ? Comment on fait pour transporter quoi que ce soit, n'importe où ? La réponse, c'est qu'on ne le fait pas. Et voilà à quoi va ressembler notre été. Pour le deux cent cinquantième anniversaire des États-Unis, on risque bien d'être plongés jusqu'au cou dans une grave crise économique, provoquée par la décision du président d'entrer en guerre alors qu'aucune guerre n'était nécessaire.

#Danny

Oui, très bons points, Scott. Et on commence à en voir les premiers signes aussi. Je veux dire, on a vu Spirit Airlines fermer. On entend aussi que JetBlue serait à quelques semaines, peut-être un mois, d'une faillite totale. Beaucoup s'indignent maintenant du fait que Delta réduise les collations et les bouteilles d'eau. Il y a clairement quelque chose qui se profile ici. Et ça soulève la question, Scott : est-ce que tout ce projet « Freedom », que l'administration Trump a lancé et dans lequel elle s'est engagée, est une réponse directe à cette réalité ? Je voudrais d'ailleurs montrer ce que le CENTCOM a publié à ce sujet. Est-ce que c'est durable, même à court ou moyen terme ? Parce que le CENTCOM se vante de toutes ses capacités, des F-35, d'une centaine d'appareils basés sur terre

et en mer qui soutiennent cette opération. Est-ce que c'est vraiment une opération viable ? Et est-ce que tout cela n'est pas, au fond, une réaction à la panique qui, selon moi, se propage à cause des conséquences dont tu viens de parler ?

#Scott Ritter

Eh bien, je pense qu'il faut repartir simplement d'un fait. Les États-Unis ont passé énormément de temps, avec Israël, à préparer l'attaque surprise qui a eu lieu le vingt-huit février. C'était une grande campagne militaire, qui a bombardé l'Iran de manière continue, sans relâche, pendant près de quarante jours. Les meilleurs renseignements dont nous disposions — qui, franchement, n'étaient déjà pas excellents — ont servi à choisir les cibles. Et on a bombardé tout ce qui valait la peine d'être bombardé... sans aucun effet sur les Iraniens. Encore une fois, je... pendant la guerre du Golfe, l'un de mes rôles, c'était d'évaluer les dégâts des frappes. J'étais donc au sous-sol, avec l'équipe chargée du ciblage.

Donc, je connaissais bien les cibles. Je connaissais l'ensemble de la campagne aérienne stratégique, et j'avais des domaines précis dont je devais assurer le suivi, comme la production de missiles Scud et d'autres armes de destruction massive, les industries chimiques, et ainsi de suite. Je savais donc quand on les a bombardés, pourquoi on l'a fait, et avec quoi. J'ai tout suivi. J'ai suivi les destructions et rédigé des rapports qui reflétaient les évaluations qu'on en faisait. Et on s'est attribué de très bonnes notes pour la campagne aérienne stratégique. Le seul domaine où on a échoué de façon flagrante, c'était bien sûr les lanceurs de missiles mobiles. Mais pour le reste, on pensait avoir détruit les usines... du moins, c'est ce qu'on croyait.

Quand la guerre s'est terminée, j'ai été intégré à la Commission spéciale des Nations Unies, celle qui était chargée de superviser le désarmement de l'Irak. Et, euh... j'ai pu me rendre en Irak quelques mois seulement après la fin du conflit. J'ai vu de mes propres yeux les sites que nous avons bombardés, des sites que je considérais comme détruits. Et, euh... ça se traduisait, en principe, par une capacité industrielle réduite. Mais ce qu'on a découvert, en réalité, c'est qu'on avait fait sauter tout un tas de bâtiments vides. Les équipements de production qu'on pensait détruire, ceux qui se trouvaient à l'intérieur, avaient été évacués. En mil neuf cent quatre-vingt-seize, le général Al-Abbidi — il était alors ministre du Pétrole —, avait auparavant été le numéro deux du ministère de l'Industrie de la Défense.

Euh... le type qui était responsable, en fait, des armes de destruction massive avant le déclenchement de la guerre du Golfe, en janvier mille neuf cent quatre-vingt-onze, il a ordonné, peu après la guerre, une révision complète des dégâts de combat. En gros, il fallait aller partout, vérifier chaque endroit, chaque bombe que les États-Unis avaient larguée, chaque missile tiré, et voir ce que ça avait donné. En mille neuf cent quatre-vingt-seize, il avait le rapport. Et même s'il ne m'en a pas donné une copie, il m'a laissé m'asseoir à son bureau pour le parcourir. C'était juste pour me montrer qu'en réalité, on n'avait rien accompli pendant la guerre du Golfe. Les seuls qui avaient vraiment obtenu des résultats, c'étaient les inspecteurs. C'est nous qui sommes allés sur le terrain et

qui avons trouvé le matériel caché par les Irakiens, celui qui était censé se trouver dans les bâtiments qu'on avait détruits.

La raison pour laquelle j'en parle, c'est qu'aujourd'hui, tout le monde se félicite. Pete a dit au président à quel point nous avons fait du bon travail. Eh bien, je suis là pour vous dire qu'il est plus probable qu'improbable que nous n'ayons rien détruit de vraiment important pendant ces presque quarante jours de bombardements. On a bombardé des bâtiments vides, ou des bâtiments mal identifiés. Mais les équipements de production sensibles qui s'y trouvaient, eux, ne sont plus là. Et maintenant, on sait, par exemple pour la production de missiles balistiques, qu'une grande partie des installations qui se trouvaient à Parchin — un important site de production de missiles — ont été déplacées sous terre, y compris celles qui permettent de fabriquer des moteurs à propergol solide.

Vous savez, tout est sous terre. On ne l'a pas détruit. On a fait exploser des bâtiments vides, c'est tout. Et maintenant, c'est nous, oui, c'est nous qui avons supplié pour un cessez-le-feu. Il faut que je le rappelle. Ce n'est pas les Iraniens qui ont dit : « On veut un cessez-le-feu. » Les Iraniens ont dit exactement le contraire. Il a fallu que le Pakistan et la Chine interviennent pour dire aux Iraniens : « Vous allez accepter ça, » parce que la Chine avait besoin que le détroit d'Ormuz soit rouvert pour pouvoir recevoir son pétrole. Mais c'est bien les États-Unis qui ont supplié pour ce cessez-le-feu. Et il y a une raison à ça : on n'avait pas atteint nos objectifs, et on était sur le point de subir une énorme douleur économique. Rien n'a changé.

Ça va changer le résultat. Si on décide de reprendre ce qu'on appelle des actions « cinétiques » contre les Iraniens, posez-vous d'abord la question : quelle serait la cible ? Si on a commencé cette guerre avec les meilleures cibles identifiées et qu'on les a toutes bombardées, qu'est-ce qu'il reste dans le plan de ciblage aujourd'hui ? Je sais qu'on continue à recueillir du renseignement, donc on a trouvé des caches, on a repéré des sites où les Iraniens ont déplacé du matériel, on a affiné la liste des cibles. Si c'est le cas, il faut aussi se rappeler que les Iraniens nous observent combattre depuis plus de vingt ans, en Afghanistan et en Irak. Ils connaissent parfaitement notre manière d'opérer. Alors, si vous pensez une seconde que les Iraniens sont restés immobiles, qu'ils ont cessé de bouger parce qu'il y a un cessez-le-feu...

Allez, tout le monde, on se calme. Restez sur place, comme ça les Américains peuvent vous prendre en photo et vous viser. Non, les Iraniens, eux, bougent sans arrêt, parce qu'ils savent comment on fonctionne. Ils comprennent très bien la réalité du renseignement : une fois qu'une information est collectée, il faut du temps pour qu'elle remonte, qu'elle soit analysée, vérifiée, qu'un dossier de cible soit préparé, que les coordonnées soient transmises et intégrées dans le système, avant qu'un missile soit lancé. Tout ça ne se fait pas instantanément. Exactement. Et les Iraniens connaissent ce cycle. Donc, pendant qu'on collecte et qu'on traite les données, eux, ils rebattent les cartes. Résultat : au moment où notre système d'armes est prêt à frapper une cible, la cible, elle, n'est déjà plus là.

C'est ça, la réalité. Alors, je ne sais pas ce qu'on pense accomplir en revenant à cette idée... Vous savez, on attribue à Einstein cette phrase : la folie, c'est de faire toujours la même chose en

espérant un résultat différent. Ce serait complètement fou de reprendre les bombardements en pensant que, cette fois, on va gagner. On ne gagnera pas. On ne ferait que répéter les échecs du passé. Les Iraniens, eux, ont non seulement montré qu'ils pouvaient résister à tout ce qu'on leur a infligé, mais aussi qu'ils pouvaient prospérer. Aujourd'hui, ils produisent plus de missiles balistiques sous terre qu'ils n'en produisaient à ciel ouvert avant la guerre.

Je vais le redire une fois de plus, pour que tout le monde comprenne bien. Aujourd'hui, les Iraniens produisent plus de missiles balistiques sous terre qu'ils n'en produisaient en surface. Il y a un précédent historique. Pendant la Seconde Guerre mondiale, on visait la production d'avions de chasse allemands. On voulait bombarder leurs usines pour les empêcher de construire des chasseurs capables de nous affronter dans les airs. Et au fil de la guerre, la plupart des chasseurs allemands ont été construits, je crois, dans la deuxième moitié de l'année mille neuf cent quarante-quatre, non ? Après qu'on les ait bombardés sans relâche, parce qu'ils étaient passés sous terre. C'est exactement ce qui se passe ici. Notre campagne de bombardement n'a absolument rien accompli. Nous n'avons atteint aucun de nos objectifs. Voilà.

#Danny

Oui, et juste pour remettre un peu les choses en perspective, surtout en lien avec la prochaine question que je voulais vous poser... L'Iran, non seulement n'est pas resté les bras croisés sur le plan militaire, mais il a aussi reconstruit à une vitesse impressionnante, presque en s'inspirant du rythme chinois. D'après la Fondation du logement iranienne, citée par Al Jazeera, environ trente-sept mille maisons et bâtiments commerciaux endommagés pendant la guerre ont été reconstruits ou réparés. C'est énorme. J'ai même vu, sur les réseaux sociaux, des choses que je ne peux pas forcément vérifier, mais des Iraniens publient partout sur X, en expliquant que leur société est vraiment préparée à la guerre, qu'ils font tout pour subvenir aux besoins de la population en temps de conflit. Et ça, forcément, rend la guerre beaucoup plus difficile à briser la résistance du peuple.

Mais maintenant, Scott, je voulais te demander ton avis sur cette sorte d'effervescence diplomatique qu'on observe dans ce qu'on appelle le mode de développement alternatif, le monde multipolaire. On a vu Araqchi et Poutine se rencontrer récemment, puis Poutine a parlé avec Donald Trump. Et maintenant, Abbas Araqchi se rend à Pékin, où il doit rencontrer son homologue, Wang Yi. Ensuite, on devrait avoir, peut-être dans la semaine qui vient — dans huit ou neuf jours environ — une rencontre entre Trump et Xi Jinping. C'est en tout cas ce qui est rapporté pour le moment. Alors, comment tu interprètes tout ça ? L'Iran mène clairement beaucoup d'activités diplomatiques ces derniers temps, surtout avec la Russie, et maintenant avec la Chine, le Pakistan et dans la région en général. C'est vraiment une intense activité. Est-ce qu'il y a, selon toi, quelque chose de significatif là-dedans ?

#Scott Ritter

Bon, reprenons depuis le début. Il faut toujours bien commencer quelque part. Alors commençons par ce constat simple : les États-Unis sont incapables de conclure un accord. Et c'est essentiel à comprendre quand on parle de l'Iran qui se tourne vers la Russie ou vers la Chine. Pourquoi ? Certains disent que c'est pour créer les conditions d'une négociation réussie avec les États-Unis. Faux. Les États-Unis sont incapables de faire un accord. On ne peut pas leur faire confiance. Et ça en dit long sur la façon dont cette guerre va se terminer. Parce que beaucoup pensent qu'elle se finira par une sorte d'accord fondé sur des concessions entre l'Iran et les États-Unis, où l'Iran céderait sur certains points et où les États-Unis auraient enfin un accord.

Les États-Unis ne peuvent pas conclure d'accord avec l'Iran. On en est incapables. On ne peut pas le maintenir. On ment. On triche. On vole. On est des vauriens. Vous savez, on négociait avec les Iraniens en juin, au moment où les Israéliens ont attaqué avec notre permission, avec notre soutien. Et le vingt-huit février, quand on les a attaqués par surprise, ensemble avec Israël. Alors, vous voyez, les Iraniens ont compris maintenant qu'il n'y a pas d'accord possible avec les États-Unis, parce qu'on ne peut absolument pas leur faire confiance. Zéro confiance. Du coup, ce qu'ils font, c'est qu'ils se tournent vers d'autres acteurs pour voir quel type de cadre peut être construit dans cet environnement où il n'y a plus de vraies négociations.

Vous savez, comment traiter avec les États-Unis quand aucun accord n'est possible ? Parce que les États-Unis n'adhéreront jamais à un accord, on ne peut pas nous faire confiance. Alors, ils se sont tournés vers les Russes. Et bien sûr, Vladimir Poutine a passé un coup de fil à Donald Trump. Mais ce sont les Russes qui ont inventé l'expression « incapables d'accord ». C'est une idée russe : Donald Trump est incapable d'accord, les États-Unis sont incapables d'accord. Et pour les Russes, ça change complètement leur manière d'aborder la diplomatie avec les États-Unis.

Si on revient à décembre deux mille vingt et un, quand ils ont soumis des projets de traités aux États-Unis et à l'OTAN, ces deux textes disaient clairement, dès le départ, que la seule façon de mettre fin à la crise en Ukraine, c'était par des traités écrits, ratifiés, avec des conséquences en cas de non-respect. C'est l'approche russe. C'est ce que fait un pays capable de conclure un accord. Mais la Russie a fini par admettre une réalité : les États-Unis sont incapables de tenir un accord. Il n'y aura jamais de négociation réussie avec les États-Unis tant que Donald Trump sera au pouvoir. Alors, comment vivre avec une Amérique comme celle-là ? C'est la question à laquelle l'Iran et la Russie se heurtent. L'Iran et la Chine aussi.

Les Chinois, eux aussi, commencent à comprendre qu'on ne peut tout simplement pas négocier avec les États-Unis, parce que les États-Unis sont incapables de négocier de bonne foi. Si on regarde certains événements récents entre la Chine et les États-Unis, on voit que les États-Unis ont fait pression sur le Panama pour qu'il ferme un port exploité par les Chinois dans la zone du canal. Les Chinois ont répliqué en disant, en gros, que toute entreprise qui ferait des affaires dans ce port n'aurait plus jamais accès au marché chinois. Résultat, plus personne n'y fait affaire, parce que tout le monde a besoin d'avoir accès à la Chine. C'est leur manière de riposter. Et maintenant, bien sûr, les

États-Unis cherchent à imposer des sanctions aux raffineries chinoises qui achètent du pétrole iranien.

Le gouvernement chinois est intervenu en disant non. Si quelqu'un impose des sanctions secondaires à des entreprises chinoises pour leurs activités, alors la Chine ripostera. La Chine ne tolère plus ça. Donc, je ne sais pas ce que le président pense pouvoir accomplir en allant rencontrer les Chinois à ce stade. Mais les Chinois ne cherchent pas à faciliter un règlement négocié d'un conflit, sachant que les États-Unis sont incapables de tenir un accord. Du coup, on voit le reste du monde essayer de construire un cadre qui permette de maintenir un dialogue économique entre ces acteurs, tout en tenant les États-Unis à l'écart, en les empêchant d'intervenir.

Et ça veut aussi dire que la façon dont tout ça se résout, ce n'est pas, vous voyez, par un compromis, mais par la défaite totale des États-Unis. Ce n'est pas une question de donner à Donald Trump la possibilité de s'en sortir dignement — ça, ce serait un accord, et l'Iran sait très bien que les États-Unis le violeraient — mais de le voir s'en aller en rampant. En clair, la balle est dans leur camp, et ce sont les Iraniens qui mènent la partie. Il y avait un petit mème amusant où Donald Trump disait : « J'ai toutes les cartes », en tenant un jeu dans les mains. Mais si on regarde bien, c'est un jeu de UNO. Et vous savez comment on perd à UNO : on perd quand on a toutes les cartes. Et puis on voit les Iraniens, eux, ils ont moins de cartes, mais ce sont les bonnes, celles qu'ils peuvent poser au bon moment.

Donc l'Iran est en train de gagner. L'Iran avance, c'est ça, il a toutes les cartes en main. Voilà où on en est aujourd'hui. Les États-Unis, eux, n'auront sans doute pas droit à un mécanisme pour sauver la face. Les Russes travaillent là-dessus. Mais encore une fois, les États-Unis sont incapables de conclure un accord. On n'est pas capables d'avoir un moment d'intégrité, de s'asseoir et de négocier de bonne foi. Ça doit être une expérience très frustrante pour les Russes et pour les Chinois, qui tous deux croient au droit international, au droit des contrats, au droit des traités, et qui sont sans cesse exaspérés par l'incapacité de l'Amérique à respecter un accord.

#Danny

Oui, et on a vu la Chine franchir une étape assez importante en autorisant publiquement, par le biais du gouvernement central, les entreprises à ignorer toutes les sanctions américaines, notamment celles contre l'Iran — ce qu'elles faisaient déjà, d'ailleurs. Mais en faire une politique officielle, c'est clairement un cran au-dessus. Certains pensent même que cette rencontre n'aura pas lieu du tout. Mais même si elle se tient, Scott, peut-être que tu peux nous aider à comprendre. On a aujourd'hui deux grandes guerres dans le monde : la guerre des États-Unis contre l'Iran, et la guerre par procuration menée contre la Russie par les États-Unis et l'OTAN. Ces deux conflits semblent suivre une trajectoire similaire : les États-Unis ne montrent aucun intérêt à négocier sur des bases réellement équitables, fondées sur la situation sur le terrain. Alors, est-ce qu'on se dirige dans les

deux cas vers une seule issue possible, à savoir que les États-Unis finissent par perdre et devoir se retirer ? Et si c'est bien ça, ça s'annonce comme une entreprise très longue, avec beaucoup de souffrances et de conséquences pour le monde entier.

#Scott Ritter

Bon, laissez-moi simplement revenir sur un point, parce que vous venez de poser une question très pertinente. Si vous aviez ici d'autres analystes — des analystes géopolitiques, des analystes militaires — ils suivraient à peu près le même raisonnement que moi pour traiter cette question avec la précision qu'elle mérite. Mais voyez-vous, on ferait alors une analyse géopolitique classique, une analyse militaire classique, une analyse politique classique. Or, ça ne fonctionne plus comme ça aujourd'hui. Oui. Les États-Unis ne fonctionnent plus comme l'État-nation qu'ils étaient autrefois — un État, une république constitutionnelle où les pouvoirs du président étaient limités par le principe des freins et contrepoids, avec des branches du gouvernement séparées mais égales, un pouvoir judiciaire indépendant, et un pouvoir législatif qui contrôlait le budget et pouvait dire non à un exécutif en place.

Vous savez, on a oublié les avertissements de James Madison quand il a écrit les Federalist Papers numéro dix et cinquante et un — les avertissements contre le factionnalisme, qu'il fallait éviter à tout prix. Et au cas où ce factionnalisme prendrait racine et chercherait à donner du pouvoir à un exécutif aux intentions quasi tyranniques, il a prévu des freins et contrepoids. Et nous devons préserver ces freins et contrepoids pour maintenir la république constitutionnelle. Eh bien, tout ça a été jeté aux oubliettes. Aujourd'hui, nous ne fonctionnons plus comme une république constitutionnelle. Nous fonctionnons comme un culte de la personnalité, où Donald Trump s'est transformé, vous savez, de chef de l'exécutif d'une république constitutionnelle en dictateur — un dictateur autoproclamé.

Il s'est lui-même qualifié de dictateur au Forum économique mondial, où il a aussi reconnu qu'il ne croyait pas en la Constitution. Il ne croit qu'en sa propre morale, en sa propre idée du bien et du mal. Non, désolé, mais vous êtes le président des États-Unis. C'est la Constitution qui définit ce en quoi vous croyez, et ce en quoi vous ne croyez pas. Mais lui, il ne croit pas en la Constitution. Et si on regarde son comportement — je veux dire, rien que ses publications sur les réseaux sociaux l'autre jour, il en a posté onze en très peu de temps, souvent violentes, contradictoires, et toujours centrées sur lui-même — on peut clairement dire que Donald Trump souffre d'un trouble de la personnalité narcissique, dans sa forme la plus maligne.

Cela veut dire qu'il est antisocial, et qu'il est psychotique dans son comportement antisocial. Or, dans l'État de New York, ce genre de diagnostic peut mener à une hospitalisation forcée. En clair, l'État a le droit d'intervenir et de vous placer dans un asile psychiatrique jusqu'à ce qu'un traitement vous rende compatible avec la société. Nous avons un président qui est littéralement fou, oui, littéralement fou. Je sais bien que les partisans de MAGA ne vont pas aimer m'entendre dire ça, mais

je m'en fiche, parce que c'est une description exacte — qu'on me prouve le contraire. Si quelqu'un essaie de dire que ce que fait ce président est normal, alors c'est vous qui ne l'êtes pas. Ce président agit d'une manière totalement incompatible avec le fonctionnement normal d'un gouvernement.

Alors, ce que je veux dire, Danny, c'est que si tu essaies d'analyser tout ça d'un point de vue géopolitique classique, tu passes à côté du vrai problème. Le problème, ce n'est pas géopolitique. C'est un problème politique intérieur, lié au fait qu'on a un culte de la personnalité qui a pris le contrôle de la présidence américaine. Et on a un Congrès qui s'est soumis à ce culte de la personnalité. Et puis, on a une Cour suprême, un pouvoir judiciaire, qui soit collabore ouvertement avec ce président, soit est tout simplement ignoré — la Cour suprême ignorée, ses avertissements ignorés.

Voilà où nous en sommes. On ne peut pas résoudre un problème si on ne le définit pas correctement dès le départ. Et si on présente ce problème comme un problème géopolitique, il n'y aura pas de solution, parce que la solution ne se trouve pas dans la réalité du terrain. Elle dépend du fantasme dans l'esprit de Donald Trump, de ce qu'il considère comme pertinent. Donc, il faut bien comprendre que si on veut parler de la manière de résoudre ce problème, la vraie question, c'est : comment fabriquer un récit qui permette à ce président de se retirer de cette guerre ? Ce récit n'a pas besoin d'être fondé sur des faits.

On sait bien que ce ne sera pas fondé sur des faits, mais il faut quand même une histoire dans laquelle le président se sente assez à l'aise pour s'y engager, afin de rester politiquement crédible. Tout ça, c'est à propos de l'héritage politique de Donald Trump. C'est à propos du monde qui existe entre le lobe gauche et le lobe droit de Donald Trump. Et c'est la seule chose dont on devrait parler si on cherche une solution à ce problème. C'est aussi pour ça, je pense, que l'Iran s'est tourné vers la Russie et la Chine. Parce qu'on sait maintenant que la Russie a compris que ce gouvernement américain est incapable de conclure un accord. Ce qui est, d'une certaine façon, intéressant. Oui... je ne sais pas. Vous parlez à Gilbert, Docteur ? Non, je ne lui parle pas. Je ne l'ai jamais fait. Mais je sais qu'il le fait, et tout ça. Et moi, je lis ce qu'il écrit, simplement parce qu'il nous critique.

Apparemment, on serait une sorte de cabale d'excuseurs de Poutine, comme il dit, les chouchous des médias alternatifs, complètement irréalistes dans tout ce qu'on dit sur la Russie. Mais lui, il a été très critique à propos de l'appel téléphonique de Vladimir Poutine à Donald Trump. Il a dit que c'était humiliant pour Poutine de parler du fait que Trump ait survécu à une nouvelle tentative d'assassinat, et humiliant aussi de parler de Melania Trump et de tout ce genre de choses. Comment ose-t-il parler comme ça, Vladimir Poutine ? Eh bien, moi, ce que je dirais à Gilbert Doctorow, c'est que Vladimir Poutine est un génie, et que lui ne l'est pas. Parce que Vladimir Poutine a compris que les problèmes auxquels on fait face aujourd'hui ne sont pas d'ordre géopolitique, mais d'ordre psychologique.

Et Vladimir Poutine joue sur la manipulation psychologique, parce que c'est le seul jeu possible quand on a affaire à un narcissique malveillant à la tête du gouvernement des États-Unis, un homme

qui a créé un véritable culte de la personnalité. Et si on veut réussir, ne serait-ce qu'un peu, à influencer le raisonnement de cette personne psychotique, ce narcissique antisocial, il faut flatter son ego. C'est exactement ce que Vladimir Poutine a fait. Ce n'était pas humiliant pour lui de le faire, c'était nécessaire. Et je pense que la Chine va adopter une approche similaire, même si les Chinois ne sont pas aussi doués que les Russes dans ce domaine. Mais s'il doit y avoir une rencontre, ce sera une rencontre où les Chinois devront, eux aussi, manipuler Donald Trump sur le plan psychologique.

Ce ne sera pas une réunion vraiment centrée sur la réalité, parce qu'on sait déjà que les Chinois ont tracé une ligne rouge, une ligne à ne pas franchir. Les Russes aussi, d'ailleurs. J'adore toujours quand Gilbert Doctorow parle de la faiblesse de la Russie. Je ne sais pas... Hé, Gil, t'as vu le dernier message du ministère russe de la Défense à propos du Jour de la Victoire ? Si les Ukrainiens attaquent la Russie ce jour-là, qu'est-ce qu'ils ont dit qu'ils feraient ? Ah oui... Ils ont ordonné à tous les civils et aux diplomates d'évacuer le centre de Kiev, parce qu'ils comptent faire pleuvoir le feu et l'enfer avec des missiles balistiques, en anéantissant tout le centre de la ville.

C'est faible, tu sais. Peut-être que tu ne comprends pas vraiment ce que la Russie fait depuis plusieurs années. Ils font quelque chose qui va bien au-delà du simple fait d'essayer de gagner une non-guerre, parce que oui, c'est une non-guerre. Ils ont dû faire face aux sanctions, ils ont dû gérer les problèmes économiques qui en découlent. S'il y a une économie solide, c'est justement parce que la Russie n'est pas passée en mode guerre totale. J'en parle parce que Gilbert Doctorow, et d'autres aussi, Seymour Hersh vient encore de publier un article sur son Substack, qui montre une fois de plus à quel point Seymour Hersh ignore complètement la réalité russe.

Mais le truc, c'est que ce genre d'idées, tu vois, les gens s'en emparent pour construire un contre-récit, qui finit par être transmis au président des États-Unis. En ce moment, beaucoup de la réflexion sur l'Iran est influencée par la Foundation for the Defense of Democracies, la FDD, un think tank basé à Washington. À l'origine, c'était littéralement une annexe du ministère israélien des Affaires étrangères. Ils avaient même un nom en hébreu, donc au moins, à l'époque, ils étaient honnêtes sur le fait qu'ils travaillaient pour le ministère. Aujourd'hui, ils prétendent être un centre de recherche indépendant et non partisan, mais en réalité, c'est une opération israélienne.

Et ce sont eux qui inventent des récits, qu'ils transmettent à Scott Bessent, à Marco Rubio, puis au président, et ensuite à Pete Hegseth. Tout ça pour construire une histoire fictive autour de laquelle le président, vous voyez, crée ce monde imaginaire dans lequel il évolue. Il n'y a aucune réalité là-dedans. Aucune réalité sur la Russie. Aucune réalité sur l'Iran. Aucune réalité sur quoi que ce soit. Et il faut bien comprendre ça. Quand on parle de Washington aujourd'hui et de la manière de résoudre les problèmes, il faut intégrer la dimension humaine, le fait qu'on a un président narcissique, mentalement malade. Et comment peut-on avoir une conversation rationnelle avec quelqu'un qui est mentalement malade ? La réponse, c'est qu'on ne peut pas. Hmm.

#Danny

Oui, et j'ai aussi vu passer des arguments disant que, tu sais, l'Iran, la Chine, la Russie... que ces pays devraient affronter directement les États-Unis, frontalement, s'ils veulent vraiment réussir à avancer et à se développer comme ils le devraient. Et tu sais, Scott, on en parle depuis des années, et malgré, je dirais, le flot énorme de critiques — au moins en termes de volume sonore, sur tout ce que tu viens de dire — eh bien, la réalité parle d'elle-même. L'Iran, aujourd'hui, est plus fort qu'il ne l'était avant le vingt-huit février. La Russie est plus forte qu'avant février deux mille vingt-deux. Et la Chine... pourquoi diable la Chine aurait-elle besoin d'affronter les États-Unis de front, alors qu'elle continue de croître à une vitesse folle ?

Et en fait, on dirait que des événements comme la guerre en Iran peuvent même profiter à certaines industries clés, comme celle des énergies renouvelables. Alors pourquoi aurait-elle besoin d'affronter directement les États-Unis ? J'ai l'impression qu'il y a beaucoup de fanfaronnade, beaucoup de posture, dans la façon dont on analyse la situation mondiale actuelle, alors qu'il semble que le monde évolue dans une direction différente de celle des États-Unis. Et attention, ça ne veut pas dire que les États-Unis ne peuvent pas faire de dégâts, ou qu'ils ne peuvent pas rendre les choses très compliquées, ou qu'ils n'ont plus aucune capacité d'influence. Ce serait complètement faux. Mais en même temps, je ne vois pas en quoi beaucoup des arguments qu'on avance depuis des années auraient soudainement perdu toute leur validité.

Le Hezbollah se bat non seulement pour sa survie, mais il se bat aussi avec beaucoup de courage — d'une manière qui montre bien qu'il n'était pas mort après le cessez-le-feu de deux mille vingt-quatre. On pourrait continuer longtemps, mais les exemples sont là, et le monde semble évoluer dans la direction dont on parle depuis un moment. Il évolue à l'inverse de tout ce discours selon lequel la Russie serait faible parce qu'elle ne fait pas ceci, la Chine serait faible parce qu'elle ne fait pas cela, et l'Iran serait faible parce qu'il ne rassemble pas un million de soldats pour marcher sur des milliers de kilomètres et affronter les Israéliens. Vous voyez, ces idées complètement fantaisistes. Mais ta réaction finale à tout ça, Anas — il nous reste environ quatre ou cinq minutes. Je ne sais pas... moi, je vois la réalité. Ce sont juste des faits. Je ne parle même pas ici d'idéologie.

#Scott Ritter

Oui. Encore une fois, je veux juste commencer par dire que, tu sais, si toi et moi devons être tenus responsables — et je pense que toute personne qui s'exprime en public doit l'être pour ses propos — alors il faut que ce soit équitable. Parce que toi et moi, on essaie, ou on essayait, de relier les faits dans un monde fondé sur la réalité. Et c'est frustrant quand on dit, bon, soyons logiques, parce que je veux simplement rappeler aux gens que j'ai fait ça de manière professionnelle pendant plusieurs années. Les liens que j'ai établis ont influencé des décisions prises au niveau national aux États-Unis. Ils ont eu un impact sur les choix du général Schwarzkopf pendant la guerre du Golfe. Ils ont aussi pesé sur des décisions majeures en matière de contrôle des armements, des décisions qui touchaient directement à la guerre et à la paix. Tu vois, mon travail d'analyse a servi à conseiller des présidents des États-Unis, des secrétaires généraux, et des premiers ministres de plusieurs pays étrangers.

Et à chaque fois que j'ai présenté une analyse du type "relier les points", elle s'est révélée juste. Donc, j'ai plutôt un bon historique dans ce domaine. Je fais partie de ceux qui sont plutôt doués pour relier les points. Mais pour faire ce genre d'analyse, il faut s'appuyer sur des faits. Il faut évoluer dans un monde avec des règles, des lois, un cadre. Il faut un environnement où, quand on relie les points, on peut prévoir les résultats, anticiper les comportements. Avec Donald Trump, on parle littéralement d'un homme dément, et il n'y a aucun point à relier, parce qu'ils n'existent pas. C'est quelqu'un qui peut changer complètement le terrain de jeu, une minute à peine après l'avoir défini, juste avec un message sur les réseaux sociaux.

Alors, ça devient presque impossible de faire une analyse cohérente, de relier les points, parce qu'il n'y a aucune stabilité. Il n'y a pas de base réelle ici. On est face à un monde imaginaire, dans la tête d'un individu malade, dérangé. Et autour de lui, il n'y a que des gens incapables de lui dire non. Alors, vous savez, les gens demandent sans arrêt : qu'est-ce qui va se passer dans l'avenir ? Eh bien, je n'en sais rien. Est-ce qu'on peut prévoir les actions d'une personne folle ? La réponse, c'est non, on ne peut pas. Ce qu'on peut prévoir, en revanche, c'est la réalité économique. Et on sait, par exemple, que le pipeline est vide. Le dernier chargement d'énergie parti du Moyen-Orient le vingt-huit février est arrivé hier en Californie. Et il n'y a plus rien derrière. Ce qui veut dire qu'on va droit vers un krach économique.

Le prix du pétrole va exploser, et aucune manipulation ne pourra changer ça. Le président peut bien publier un tweet par-ci, par-là, pour essayer d'influencer le marché, afin que lui, ses enfants et les gens de son entourage gagnent des millions de dollars grâce au délit d'initié, en pariant à la hausse ou à la baisse. C'est une activité criminelle. Et le fait que personne ne le dénonce, ou que, quand on le dénonce, rien ne se passe... c'est sidérant. On a littéralement un cartel criminel au pouvoir aujourd'hui. Littéralement. Je veux dire, la manipulation du marché, c'est là qu'on peut très facilement faire le lien entre les messages que le président publie, les paris ou les investissements qui suivent, et la façon dont ces messages influencent tout ça, permettant à certains de gagner énormément d'argent.

Mais c'est un jeu qu'on ne peut jouer qu'un certain temps avant que la réalité ne rattrape tout le monde. Et cette réalité, elle va frapper bientôt. Il va y avoir un effondrement total du marché, un effondrement de l'économie américaine. Les prix vont exploser, et ce sera un suicide politique pour ce président, qui a des élections de mi-mandat qui approchent. Alors, comment ces élections de mi-mandat vont-elles se dérouler, sachant qu'il n'y a peut-être plus de voie vers la victoire pour ce président ? Qu'il s'est peut-être creusé un trou si profond que les règles politiques habituelles ne s'appliquent plus ? Et qu'il en viendra donc à dire qu'il n'a plus d'autre choix que de tout miser, de tenter le tout pour le tout, ou peu importe quelle expression absurde Pete Hegseth inventera pour justifier, encore une fois, la poursuite de crimes de guerre.

Donc, je veux dire, c'est impossible. Impossible de faire une analyse solide pour dire : voilà ce qui va se passer demain. Logiquement, on aurait dû se retirer de cette guerre dès le départ... on n'aurait jamais dû s'y engager. Mais bon, on l'a fait. Et au moment du cessez-le-feu, le président aurait dû déclarer la victoire, rentrer à la maison et trouver une façon de présenter ça. Il y a toujours des

moyens de le faire. Les Russes disent qu'ils sont prêts à aider à retirer l'uranium enrichi à soixante pour cent d'Iran, à le rapatrier et à le diluer, pour qu'il ne soit plus utilisable. Pour moi, ça ressemble à une victoire. Vous ne trouvez pas ?

Je veux dire, si on dit que c'est notre plus grande inquiétude à propos des capacités nucléaires, alors il faut s'en débarrasser. Mais ce président ne l'a pas fait, et maintenant il ne le peut plus. Il y avait d'autres choses qu'on aurait pu faire. On aurait pu négocier avec les Iraniens une sorte de mécanisme qui garantisse la libre circulation dans le détroit d'Ormuz. Ça, c'est une victoire. D'un coup, on vide tous les pétroliers. On relance l'économie mondiale. Victoire, victoire, victoire, victoire. On gagne, on gagne, on gagne, on gagne. Mais ça, c'est juste relier les points de façon logique. Et on n'a pas le droit de le faire, parce que Donald Trump est un individu psychotique, déséquilibré, incapable d'agir de manière cohérente dans la durée.

#Danny

Oui, c'est clairement un gouffre qui ne fait que s'agrandir au fil du temps. Je veux dire, rien que ces dernières heures, Reuters a publié des informations sur la dernière évaluation du renseignement concernant les capacités nucléaires de l'Iran. On parle de ce qu'ils appellent le programme nucléaire, et il n'a pas changé. Et ça n'avait pas besoin d'être le cas, parce que l'Iran était tout à fait disposé à négocier pendant tout ce processus — enfin, avant les hostilités, puis bien sûr pendant le cessez-le-feu. Ils ont toujours été prêts à discuter d'un processus de négociation par étapes, qui aurait pu, peut-être, aboutir à des résultats que les deux parties, ou même toutes les parties, auraient pu accepter et apprécier. L'Iran n'aborde certainement pas les choses de manière maximaliste, contrairement aux États-Unis. Et pourtant, on en est là.

Trump semble incapable de revenir en arrière sur ses exigences maximalistes. Du coup, l'Iran n'a aucune raison de faire la moindre concession, même raisonnable, qui pourrait simplement mettre fin à la guerre. Pas des concessions qui feraient du tort à l'Iran, juste des gestes qui permettraient d'en finir. Mais voilà où on en est. On va devoir continuer à parler de ce type, parce qu'il semble qu'on n'ait pas fini d'avoir des secousses dans les semaines et les mois à venir, alors qu'on entre dans un été brûlant un peu partout dans le monde. Je veux juste rappeler à tout le monde que ton site et ta page Substack sont dans la description de la vidéo, [scottritter.com](https://www.scottritter.com). Donc allez-y, allez voir et soutenez-le. Ouais, euh, je... je...

#Scott Ritter

Nous avons évoqué Gilbert Doctorow, qui a un point de vue différent. Mais il faut bien comprendre que le monde n'est pas figé. Le monde change, il bouge. La Russie entre dans la cinquième année de ce conflit, un conflit que moi, comme d'autres, je ne pensais pas voir durer plus de quelques semaines au départ. Je croyais que les Russes allaient gagner, qu'ils étaient engagés dans une guerre. En réalité, ils étaient engagés dans une négociation. Mais les États-Unis sont incapables de négocier. Et c'est ainsi que tout ça s'est transformé en une guerre prolongée, qui est passée d'un

effort pour amener l'Ukraine à la table des négociations à un conflit par procuration contre l'Occident collectif — un conflit totalement différent.

L'économie russe d'aujourd'hui n'a plus grand-chose à voir avec celle du début de ce conflit, ni même avec celle d'il y a deux ans. Tout ce qui concerne la Russie, les réalités internes du pays, a aussi évolué au fil du temps, à mesure que Poutine consolide son pouvoir en période de guerre. Et, vous savez, ce ne sont pas des choses qu'on comprend vraiment à distance. Il vaut mieux aller sur place. C'est pourquoi je vais retourner en Russie pour une période prolongée, afin de me remettre à jour, autant que possible, sur la réalité russe actuelle.

J'ai toujours dit que, quand je vais en Russie, mon rôle, c'est de recueillir la réalité russe et de la rapporter aux États-Unis pour aider à dépasser la russophobie. Mais si je travaille avec des informations vieilles de deux ans, en fait, je renforce les russophobes. Parce que je risque de dire des choses qui étaient exactes il y a deux ans, mais qui ne le sont peut-être plus aujourd'hui. Et ça leur permet de discréditer et d'affaiblir l'argument. Donc, c'est essentiel de rester constamment à jour. Si vous allez sur mon site, ScottRitter.com, vous serez redirigé vers mon Substack. Et pour que ce soit clair dès le départ, tout le contenu sur le Substack est entièrement gratuit.

Alors, si vous voulez aller lire et vous abonner gratuitement, allez-y. C'est fait pour ça. L'abonnement à Substack, c'est ce qui paie mes factures. C'est comme ça que je paie mon crédit immobilier, l'électricité, et que je nourris les chiens. Pour ceux qui n'aiment pas quand Maverick aboie, eh bien voilà votre chance. Mais ne vous abonnez pas, hein. Mes déplacements, eux, sont financés par des dons. Je suis un journaliste indépendant, comme Danny, comme les autres. Et tout ça passe par la page de dons. Et je voudrais aussi dire une chose... Je lis les commentaires, même si je devrais sans doute pas. Mais bon, il y a des gens qui font la promotion de Brian Berletic. S'il vous plaît. C'est un journaliste indépendant.

Soutenez-le. Soutenez Gilbert Doctorow. Si c'est votre truc, soutenez-le. Soutenez Danny Haiphong. Vous êtes là, alors ne venez pas juste regarder. Participez. Aidez Danny à continuer son travail. C'est un média indépendant. Cette discussion qu'on a en ce moment, vous ne la trouverez jamais dans les médias traditionnels. Et si vous comptez sur les médias dominants, qui sont contrôlés par les grandes entreprises — ce sont d'autres qui paient toutes les factures, au passage — alors vous tombez dans cette espèce d'engourdissement cérébral de l'Amérique. Si vous voulez un vrai débat d'idées, si vous voulez des points de vue vraiment alternatifs — qui, d'ailleurs, sont souvent plus proches du bon sens que ceux des grands médias — alors il faut soutenir le journalisme indépendant.

Le journalisme indépendant, ça veut dire qu'ils sont indépendants parce que vous les aidez à le rester. Vous soutenez la qualité de leur travail. Danny Haiphong produit un travail d'une qualité exceptionnelle. Partout où je vais, les gens me parlent de son émission. Tout à l'heure encore, pendant une interview, quelqu'un m'a dit : « Ah, je vois que vous allez chez Danny ! » Il a lancé le programme, et maintenant tout le monde le regarde. Eh bien, Danny invite beaucoup de monde dans son émission. Et tout ça, ça ne se fait pas gratuitement. Alors, soutenez Danny Haiphong.

Soutenez Brian Berletic. Soutenez Gilbert Doctorow. Et soutenez-moi aussi, si vous le pouvez. Mais au fond, il faut bien comprendre une chose : les médias indépendants n'existent que grâce à votre soutien. Et je vous demande de continuer à nous soutenir, moi, Danny, et tous ceux qui travaillent dans ce domaine. On ne peut pas tous penser de la même façon.

On ne peut pas tous penser pareil. Il y a des gens qui ne sont pas d'accord avec moi, et moi, je ne suis pas d'accord avec eux. Mais jamais je ne dirais qu'il faut les faire taire. Au contraire, je pense qu'il faut continuer à les soutenir. Parce que plus on se confronte les uns aux autres, plus on est obligés de vérifier nos faits, nos chiffres, et plus ça me pousse, moi, à retourner en Russie, à en apprendre davantage, et à rapporter tout ça ici. Mais tout ça, ça ne peut se faire qu'avec votre soutien. Ça ne se fait pas tout seul, dans le vide. Alors encore une fois, merci de m'avoir invité, Danny. Et merci à ton public de te soutenir, de me soutenir, de soutenir tout le monde. Mais surtout, merci de ne pas regarder les médias traditionnels, et de choisir de vous informer grâce à cette émission et à d'autres comme celle-ci.

#Danny

Je n'aurais pas pu mieux le dire moi-même, vraiment. Vous avez entendu Scott. Vous savez, vous pouvez cliquer sur "J'aime" pour que plus de gens entendent ce que Scott vient de dire ici. Allez voir la description de la vidéo, vous y trouverez le site ScottRitter.com. Vous pouvez soutenir son travail, et je vous encourage vivement à le faire. Je veux aussi remercier celles et ceux qui sont devenus membres aujourd'hui. Il y avait une question, Scott, si tu veux y répondre en trente secondes : d'où viennent-ils, le carburant pour les avions, pour maintenir tout ça ? C'est une bonne question. Trente secondes, oui.

#Scott Ritter

L'armée, bien sûr, a son propre circuit fermé, et elle se procurera du carburant pour ses avions. On peut en trouver localement, tout ça. Mais l'armée a des moyens d'approvisionnement que le marché civil n'a pas. Et puis, il y a autre chose : l'armée peut payer plus cher. C'est pour ça qu'on dépense environ mille deux cents milliards de dollars pour...

#Danny

Oui, oui. Je veux dire, l'armée est l'un des plus gros pollueurs de la planète. Elle consomme énormément d'énergie, vraiment beaucoup. Donc, voilà. Scott, c'est super d'être avec toi. On va y aller ensemble. N'oubliez pas de mettre un « j'aime » en partant. Dans la description de la vidéo, vous trouverez comment soutenir Scott et cette émission. Moi, je reviens demain. Je vous dirai ce qui est prévu à ce moment-là. Je pense que ce sera demain à midi, heure de la côte Est, et je confirmerai ça plus tard. Très bien, tout le monde. À bientôt.